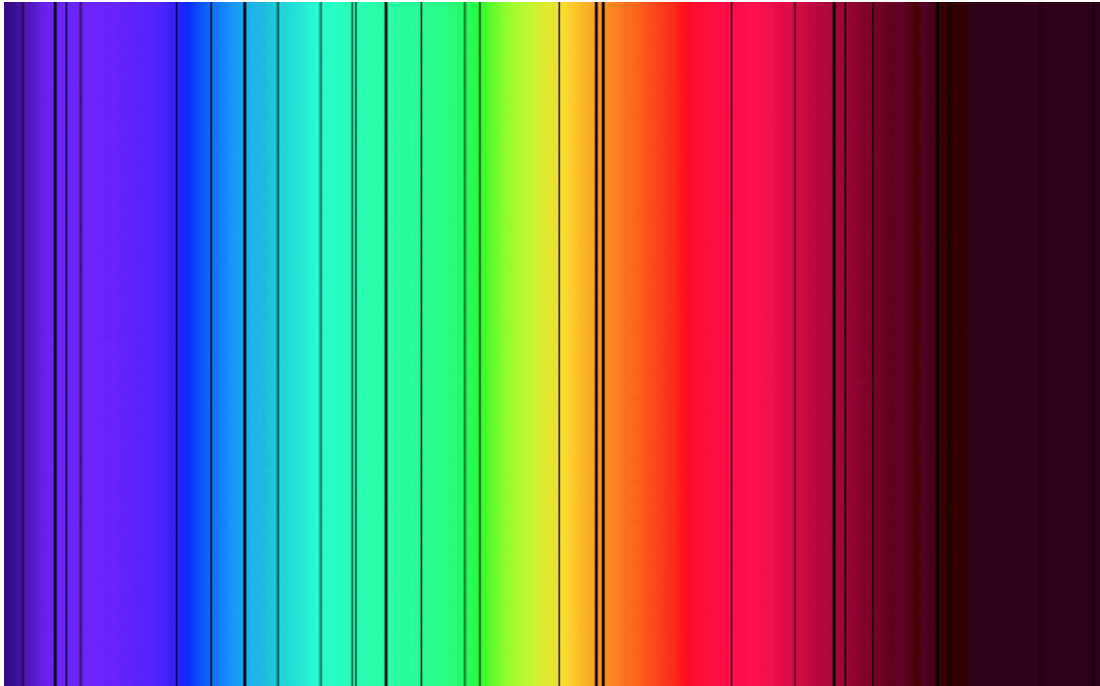


Lacan Quotidien



N° 837 – Samedi 4 mai 2019 – 18 h 04 [GMT + 2] – lacanquotidien.fr



Réponse du sujet

LE MINISTRE BLANQUER FLINGUE MARX ET FREUD

Descartes, encore ! par Valentine Dechambre

Rencontre avec Freud par Corinne Maes

Hommage à une enseignante en philosophie

LECTURES

Un diagnostic au passé trouble par Yohann Allouche

À propos du livre d'Edith Sheffer,

Les enfants d'Asperger, Le dossier noir des origines de l'autisme

LE MINISTRE BLANQUER FLINGUE MARX ET FREUD



Descartes, encore !

par Valentine Dechambre

Parmi les auteurs qui composent la table d'orientation du réseau politique lacanien « Le Réel de la vie » (1) – Lacan, Voltaire, Weil –, se glisse un passager clandestin, un quatrième auteur. Dans ce moment qui constitue une passe politique du Champ freudien, Jacques-Alain Miller introduit Descartes comme le philosophe qui permet de contrer l'hégémonie logico-positiviste alliée à l'utopie libérale. Ce nom apparaît à la fin de sa lecture du conte de Voltaire, « Petite digression » : « Descartes [...], lui “croit” au réel [...]. La psychanalyse est cartésienne, non pas voltairienne. » (2)

Plusieurs contributions publiées par *Lacan Quotidien* nous éclairent sur la récente mainmise de l'idéologie scientiste sur l'école républicaine par la suppression du programme de philosophie au lycée des notions d'*inconscient* et de *travail*. Virginia Rajkumar (3) nous révèle ainsi comment des neuropsychologues dont Stanislas Dehaene, éminence grise du ministre de l'Éducation nationale Jean-Michel Blanquer, s'autoriseraient précisément de Descartes pour *neurologiser* la réalité psychique, par un forçage interprétatif grossier, éliminant ainsi la dimension de causalité de cette réalité psychique, au profit de l'action neuronale.

Soulignons l'appui que prend J.-A. Miller sur Descartes dans les dernières leçons de son cours « L'Être et l'Un » (4) pour aborder le tout dernier enseignement de Lacan sur le *parlêtre*.

Bien que ses chemins soient connus, il reste toujours à apprendre d'une lecture de Descartes, indique-t-il. Lacan a mis à contribution le philosophe et son cogito tout au long de son enseignement jusque dans ses derniers Séminaires. J.-A. Miller commente ainsi son abord : « Selon Lacan, le chemin de Descartes a été une "ascèse", autrement dit une véritable recherche spirituelle : ce n'était pas un exercice formel, un apprentissage dans lequel le sujet reste à distance du savoir, mais une recherche de soi-même dans l'élaboration du savoir. C'est en ce sens que Lacan dit par ailleurs que Descartes était un analysant. C'est-à-dire qu'au travers de l'élaboration signifiante dont témoigne son œuvre, il apparaît lui-même comme sujet, comme sujet qu'il tentait de produire et qu'il a produit. » (5)

J.-A. Miller convoque de nouveau le philosophe comme appui à la présentation du primat de l'Un sur l'Autre. Il situe *l'Un*, soit la causalité qui oriente le dernier enseignement de Lacan, comme « véritable cause de la réalité psychique » (6), réalité psychique dont il souligne qu'elle n'existait pas avant l'opération cartésienne.

Il se saisit de la notion restée énigmatique de « lumière naturelle » (7) introduite par Descartes dans la *Troisième Méditation*, dont il précise le principe de causalité que le philosophe attribue au fondement de son geste théorique.

Rappelons comment Descartes introduit « la lumière naturelle » au terme d'une suspension, d'une mise en cause de toutes les représentations et de tous les savoirs, rétablit le cogito, puis Dieu, comme étant indubitables, et s'interroge alors sur le support qui lui a permis de se lancer dans une entreprise si audacieuse : qu'y a-t-il de réel à la base ? Il indique alors que s'il peut tout remettre en cause, puis tout reconstituer de manière certaine, il ne peut toutefois établir rationnellement cette puissance qui lui permet d'affirmer le vrai ou le faux :

« Je n'ai en moi aucune autre faculté, ou puissance, pour distinguer le vrai du faux [...] et à qui je me puisse tant fier qu'à elle. » (8) « C'est une chose manifeste par la lumière naturelle, qu'il doit y avoir pour le moins autant de réalité dans la cause efficiente et totale que dans son effet : car d'où est-ce que l'effet peut tirer sa réalité sinon de sa cause ? » (9)

Selon J.-A. Miller, il s'agit là du moment clé des *Méditations* : « La "lumière naturelle" implique une évidence, c'est-à-dire un énoncé, une proposition, une phrase qui n'est pas le résultat d'une déduction, mais qui précède et conditionne tout raisonnement. Cette évidence est de l'ordre de l'axiome, [...] ni arbitraire ni choisie, mais primordialement nécessaire à ce qu'on puisse discourir, ou plus exactement à ce qu'on puisse penser. Elle est en quelque sorte la condition absolue pour pouvoir penser. » (10)

Cette dimension de nécessité indique qu'il ne s'agit pas là d'un produit de l'imagination, mais de la réponse du sujet Descartes à un élément hétérogène qui l'extrait de la bulle de sa cogitation, une expérience qui tient au corps, qui s'éprouve et qui vient établir une limite, sans pour autant définir ce que c'est.

Il s'agit d'un « axiome quantitatif, nous dit J.-A. Miller, qui concerne, ordonne la quantité de réalité, mais qui, en deçà, repose sur ce qui serait l'évidence de la scission de deux entités qui sont la cause et l'effet. [...] C'est ce trait de discontinuité que Lacan souligne quand il utilise ce terme de cause, pour l'opposer à la loi qui, elle, prescrit sans scission. » (11)

Autrement dit, Descartes fait le choix de se faire dupe d'un réel, un phénomène qui vient de l'extérieur « en arrière de toute dialectique ». L'ordre de Descartes, physique, rationnel, qui fait sa réputation, n'est pas si cohérent que cela, il comporte une part d'incohérence assumée, décidée.



J.-A. Miller lit la naissance de la réalité psychique dans l'application que fait Descartes de cet axiome de « lumière naturelle » aux idées, soit « à partir du moment où il a étendu la causalité jusqu'à penser ensemble l'être et l'existence comme équivalents au regard de ladite causalité » (12).

D'où la pertinence de revenir au principe causal de l'axiome cartésien qui établit la réalité psychique. Il ancre le réel de la psychanalyse, *l'Être et l'Un*, au lieu d'émergence du discours de la science, et l'extrait de tout scientisme possible. Il renvoie à la vérité subjective et à la solitude de l'acte qui président à la politique lacanienne, contre la dictature du maître libéralo-scientiste qui prescrit sans scission et à quoi se rapportent les phénomènes actuels de civilisation, d'errance subjective et d'émergence de nouvelles formes de ségrégation.

1 : « Réseau politique lacanien », *La Movida Žadiž*, n° 1, Navarin, 2017, p. 8.

2 : Miller J.-A., « L'éternel Patapouf », *ibid.*, p. 13.

3 : Rajkumar V., « Une forclusion du sujet au programme de philosophie », *Lacan Quotidien*, n° 835, 23 avril 2019.

4 : Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. L'Être et l'Un », leçons des 11 & 18 mai 2011, inédit.

5 : Miller J.-A., « Le désir de certitude. Descartes et l'ordre des raisons », *La Cause du désir*, n° 90, juin 2015, p. 57.

6 : Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. L'Être et l'Un », *op. cit.*, leçon du 11 mai 2011.

7 : *Ibid.*, leçon du 18 mai 2011.

8 : Descartes R., *Méditations métaphysiques*, Poche, 1990, p. 96.

9 : *Ibid.*, p. 102.

10 : Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. L'Être et l'Un », *op. cit.*, leçon du 18 mai 2011.

11 : *Ibid.*

12 : Miller J.-A., *op. cit.*, leçon du 11 mai 2011.



Rencontre avec Freud **Hommage à une enseignante en philosophie**

par Corinne Maes

Madame Rein enseignait la philosophie dans le lycée où j'étais en classe de terminale. Elle consacra son premier cours à la *philia* de la *sophia*, avec Platon et Montaigne, en distinguant le besoin du désir pour pointer le manque et l'inquiétude qui animent la quête philosophique. Elle nomma à cette occasion Freud et la psychanalyse.

Était-ce une entreprise insensée, de conduire des lycéens boutonneux et ignorants à travers une pensée pluriséculaire ? Bien au contraire, madame Rein éclaircissait notre horizon. Avec des bribes de grec, de latin, de français ou d'allemand, avec des bouts de textes et des citations à retenir, elle dévoilait devant nous et pour nous les méditations de ceux qui avaient entrepris un jour de rendre compte du monde et des hommes. Freud avec *Totem et Tabou* en faisait partie.

Notre « prof'de philo » accueillit nos questionnements, nos doutes et nos fragiles certitudes de jeunes gens et leur donna consistance. Celle que j'avais surnommée « madame Rien », l'antinomie pointant qu'elle comptait précisément beaucoup, avait les reins solides. Elle y croyait et dispensait son savoir avec générosité et rigueur.

*

Quelques décennies plus tard, la philosophie s'est de nouveau invitée à ma table de lecture. Je ne m'y attendais pas. Mais comment lire Jacques Lacan, sans prendre appui, avec lui, sur Parménide, Héraclite, Socrate et Platon, Aristote, les pères de l'Église dont Augustin, les médiévaux, Descartes, Spinoza, Kant, Hegel, Marx, Nietzsche, Husserl, Wittgenstein, Heidegger, Merleau-Ponty ? Je me suis aidée de quelques enseignants, successeurs de madame Rein.

La question peut se poser : pourquoi s'intéresser de la sorte au discours des philosophes ? Lacan répond : « Le philosophe s'inscrit (au sens où on le dit d'une circonférence) dans le discours du maître. Il y joue le rôle du fou. Ça ne veut pas dire que ce qu'il dit soit sot ; c'est même plus qu'utilisable. Lisez Shakespeare. Ça ne dit pas non plus, qu'on y prenne garde, qu'il sache ce qu'il dit. Le fou de cour a un rôle : celui d'être le tenant-lieu de la vérité » (1).

Et si ce discours occupe une place particulière jusque dans nos lycées, c'est peut-être parce que « Le maître, c'est-à-dire le magistère. C'est de ça qu'a hérité la langue française » (2). La formulation lacanienne donne étonnamment corps à notre si bien nommée « exception culturelle ».

*

Ce dont nous sommes assurés et pouvons témoigner, c'est que l'École porte la promesse de la *tuché*, de la rencontre, et que l'on n'a jamais rien fait de mieux contre l'automatisme de répétition.

Vouloir réduire ou contrôler le champ des possibles en retranchant un nom propre du discours, est une tentation probablement ; y céder pour façonner un programme ou un manuel scolaire ne sera pas une nouveauté.

La nouveauté réside ailleurs, dans ce discours autre, celui de la psychanalyse, et dans ce que la psychanalyse enseigne avec Freud et Lacan.

Merci à vous, madame Rein, et à quelques autres.

1 : Lacan J., « L'étourdit », *Autres écrits*, Seuil, 2001, p. 453.

2 : Lacan J., « Conférence de Louvain », *La Cause du Désir* n°96, Navarin éditeur, 2017, p 10.

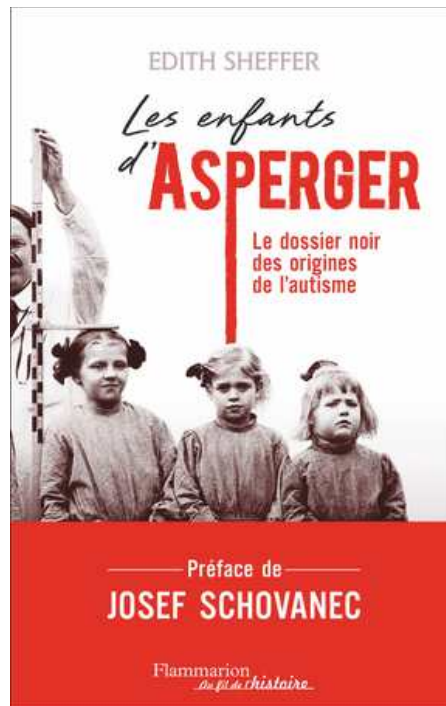


LECTURES

Un diagnostic au passé trouble

À propos du livre d'Edith Sheffer, *Les enfants d'Asperger, Le dossier noir des origines de l'autisme*

par Yohann Allouche



C'est un petit tremblement de terre dans le monde « Aspi ». Edith Sheffer, enseignante d'histoire contemporaine à l'Université de Berkeley (Californie), vient de publier dans sa version française un livre (1) qui fera certainement date dans l'histoire de l'autisme, et en particulier dans celle du syndrome dit « d'Asperger ». Elle le dédie à son fils Eric, diagnostiqué autiste à dix-sept mois et âgé de treize ans aujourd'hui, qui souhaite se débarrasser de l'étiquette « autisme » qu'il trouve trop « humiliante ». Cet ouvrage donne lieu à une profonde interrogation sur la classification et les étiquettes.

Le « syndrome d'Asperger » connaît un franc succès à travers le monde pour décrire toute une gamme de comportements hétérogènes, de hautes capacités intellectuelles, de difficultés dans les interactions sociales et de communication, d'une utilisation atypique de la parole. Certains sujets s'identifient à ce diagnostic, car valorisant, tandis que d'autres le rejettent, car stigmatisant. Ce syndrome n'est plus un diagnostic psychiatrique à part entière dans le DSM-5, il s'intègre désormais à la catégorie des troubles du spectre autistique. Il demeure néanmoins présent dans CIM-10, le manuel de classification statistique des maladies de l'Organisation Mondiale de la Santé.

C'est en 1981 que ce syndrome fut actualisé par la psychiatre anglaise Lorna Wing (2) à partir du travail de 1944 de Hans Asperger sur « la psychopathie autistique ». Elle introduit l'idée d'un « spectre » entre « l'autisme infantile précoce » décrit par Kanner (3) en 1943 et la forme d'autisme décrite par Asperger. Le traité d'Asperger fut traduit en anglais en 1991 par Uta Frith (4), une psychologue du développement allemande de naissance, mais le terme de « psychopathie » ainsi que l'introduction furent laissés de côté.

Alors que bien souvent le terme « Asperger » est utilisé sans que l'on sache précisément d'où il émane, le livre d'E. Sheffer a pour ambition d'offrir une contextualisation aux travaux d'Asperger dans son époque aux prises avec une idéologie eugéniste et meurtrière. L'auteur réalise là un travail d'historienne remarquable avec, en filigrane, une interrogation quant au rôle exact du Dr Asperger dans le programme d'euthanasie des enfants sous le régime nazi.



La pédopsychiatrie sous le III^e Reich

Qui est Asperger ? Médecin, Hans Asperger est nommé directeur du service de pédagogie curative à l'université pour enfants de Vienne en 1932 ; il participe à une commission de sélection municipale et est conseiller médical pour l'administration nazie. Il fait partie de l'Association des médecins allemands en Autriche, qui promeut des objectifs nationalistes allemands et cherche à réduire le rôle des Juifs dans la médecine. Il est également membre dévoué d'une association de jeunesse catholique et nationaliste aux inclinations antisémites, et il est aussi secrétaire d'une guilde qui milite en faveur d'un eugénisme catholique. Il refuse cependant de rejoindre le parti nazi.

Alors que les doctrines nazies occupent une place de choix au sein de la pédopsychiatrie, Asperger fonde la Société de pédagogie curative de Vienne en 194, avec F. Hamburger, E. Jekelius et M. Gundel, trois artisans des meurtres d'enfants à Vienne. Jekelius, que beaucoup de Viennois surnomment « le tueur en série du Steinhof », est même un temps fiancé à la sœur d'Hitler. Hamburger supervise des expériences médicales sur les enfants, notamment sur la tuberculose. Gundel prend une part active dans la création du programme d'euthanasie des enfants viennois. E. Sheffer souligne : « L'entreprise de transformation des enfants par la psychiatrie nazie [est] le pendant de l'entreprise de transformation de l'humanité par le régime » (5). Les médecins et infirmières ont entre leurs mains de façon totalement arbitraire et aléatoire le sort de chacun des enfants placés en institution, pouvant décider de les envoyer à une mort certaine ou de les épargner.

Dans ce « régime du diagnostic » (6), les mineurs sont répartis entre centres de détention, maisons de redressement et camps de concentration.

La « psychopathie autistique »

Le terme « psychopathie » est apparu en Allemagne au milieu du XIX^e siècle pour désigner les individus présents dans les asiles et les prisons, et sous le III^e Reich il désigne une catégorie de mineurs asociaux susceptibles d'être placés en institution ou incarcérés. Asperger explique en 1938 que le but est « d'éviter que le fardeau de leurs actes antisociaux et criminels ne pèse sur la communauté nationale » (7).

Quant à la « psychopathie autistique », dont le diagnostic est posé par Asperger en 1938, elle serait causée par un *Gemüt* (8) (sentiment de communauté) anormal. Asperger adopte dans sa thèse de 1944, tout en le modulant, ce concept bien connu des psychiatres nazis dont la préoccupation communautaire est majeure. Asperger peut dire de ces enfants : « La méchanceté et la cruauté [étaient] des signes très clairs de leur pauvreté de *Gemüt* [*Gemütsarmut*] », « Le plaisir tiré de la malveillance, qui fait rarement défaut, fournit à peu près la seule occasion de voir s'allumer les yeux de ces enfants au regard perdu » (9).

L'attention du docteur se portera surtout sur les garçons autistes auxquels il prête « une perspicacité spéciale », une capacité à « se livrer à un genre particulier d'introspection ». Selon lui, « La personnalité autistique est une variante extrême de l'intelligence masculine » (10).

Lors du colloque de la Société de pédagogie curative de Vienne, Asperger enjoint ses collègues d'adresser les « cas difficiles » à la clinique du Spiegelgrund (11) de l'hôpital psychiatrique du Steinhof. Les enfants « indignes de vivre » ou « impossibles à éduquer » y sont envoyés pour subir une « euthanasie active » à l'aide de différentes drogues. Les dossiers des enfants sont adressés par le service médical au « Comité du Reich pour l'étude scientifique des maladies graves, héréditaires et congénitales » où les experts médicaux donnent l'autorisation de mise à mort à l'un des « services spéciaux pour enfants ». Les meurtres au Spiegelgrund débutèrent le 25 août 1940. Au moins 789 enfants y périrent. E. Sheffer, citant les recherches de H. Czech, historien de la médecine à l'université de médecine de Vienne, écrit : « La plupart des mineurs qui périrent au Spiegelgrund – trois sur cinq – reçurent des diagnostics confus d' 'imbécilité' et d' 'idiotie', et 10% n'eurent pas de diagnostic spécifique » (12). Au début des années 40, Asperger approuve par ailleurs le principe de la stérilisation, estimant que certaines personnes sont « un fardeau pour la communauté » (13).

Asperger conclut cependant son traité par une note charitable : « Les personnes autistiques ont leur place dans l'organisme de la communauté sociale [...] ils remplissent bien leur rôle, peut-être mieux que personne » (14), ce qui semble corroborer l'idée qu'il protège ces enfants.

En 1974, Asperger qualifia le programme nazi d'euthanasie d'enfants de « totalement inhumain » (15). Dans un entretien de 1977, il dira de lui : « Le catholique Asperger n'a pas signalé de cérébro-lésés à l'extermination » (16).

Si Asperger fut innocenté au sortir de la guerre, E. Sheffer explique que ces mots ont pu être interprétés en sa faveur, mais qu'il ne faut pas oublier la rhétorique semblable utilisée par ses collègues les plus meurtriers. Personnage trouble, Asperger a, selon l'auteur, été impliqué dans le transfert d'au-moins 44 enfants au Spiegelgrund. Les cerveaux de certains de ces enfants rejoignirent la collection du Dr H. Gross constituée de plus de quatre-cents cerveaux d'enfants conservés dans des bocaux étiquetés.

Un champ de réflexions

Partagée entre une volonté d'objectivité et le peu de sympathie qu'elle éprouve pour le personnage, E. Sheffer a le mérite de situer la théorie d'Asperger au cœur de son époque, et, dorénavant, le terme de « syndrome d'Asperger » sera entouré de cette auréole nauséabonde. Elle pose aussi un certain nombre de questions pertinentes : pourquoi ce concept prit-il un tel envol au milieu des années soixante ? Quelle importance a pris le diagnostic dans nos sociétés ?

Et de souligner ainsi : « Le spectre de l'autisme exagère l'éventail des places possibles dans la société pour un enfant. À l'une de ses extrémités, l'enfant atteint d'autisme risque de connaître sa vie durant un grave handicap et l'isolement, tandis qu'à l'autre, il pourra s'adapter et être perçu comme ayant des compétences supérieures. [...] L'autisme exploite la peur de l'indifférence et l'incapacité de s'adapter – ainsi que l'espoir de compétences convoitées en ces temps nouveaux, celles de l'ingénieur, du scientifique ou du codeur [...] La conception d'un spectre qui va s'élargissant puise dans les plus grands espoirs et les plus grandes peurs pour nos enfants et la société » (17).

1 : Sheffer E., *Les enfants d'Asperger. Le dossier noir des origines*, Paris, Flammarion, 2019, version originale 2018.

2 : Wing L., « Asperger's Syndrome: a Clinical Account », *Psychological Medicine*, n°11, p. 115-130.

3 : Kanner L., « Autistic disturbances of affective contact », *Nervous Child*, 2, 1943, p. 217-250.

4 : Asperger H., « 'Autistic Psychopathy' in Childhood », in *Autism and Asperger Syndrome*, edited Uta Frith, Cambridge, Cambridge University Press, 1991, p.37-92. Texte original: Asperger Hans, « Die 'Autistischen Psychopathen' im Kindesalter » in *Archiv für Psychiatrie und Nervenkrankheiten*, 117, n°1, 1944, p.76-136.

5 : Sheffer E., *op. cit.*, p.135.

6 : Sheffer E., *ibid.*, p.25.

7 : Sheffer E., *ibid.*, p. 111, H. Asperger, « Das psychisch abnorme Kind », *WkW* 49/51 1938, p.1314.

8 : Selon Asperger c'est « la faculté de s'intéresser aux autres, de compatir, d'être avec eux ».

9 : Sheffer E., *op. cit.*, p.199 et 283, H. Asperger, *op. cit.*, p.92, 109, 121, 125.

10 : Sheffer E., *ibid.*, p. 217, H. Asperger, *op. cit.*, p.129.

11 : notice *wiki* (en anglais) à retrouver [ici](#).

12 : Sheffer E., *op. cit.*, p.232.

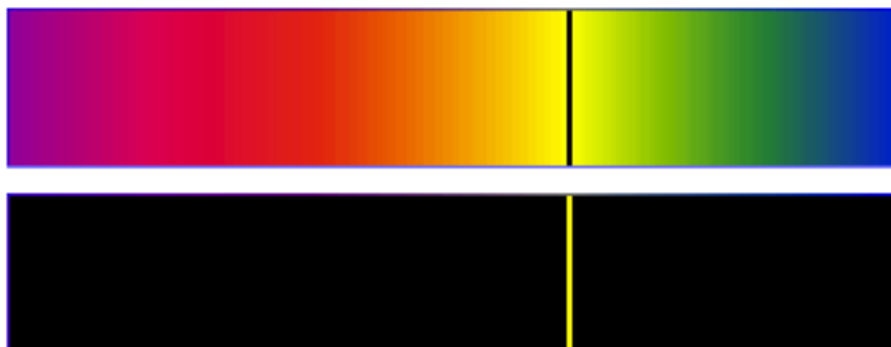
13 : Sheffer E., *ibid.*, p. 124, H. Asperger, « Zur Erziehungstherapie in der Jugendfürsorge », *MfK* 87, 1941 p. 239-246.

14 : Shaffer E., *ibid.*, p. 225, H. Asperger, « 'Autistic Psychopathy' in Childhood », *op. cit.*, p.135.

15 : Shaffer E., *ibid.*, p. 297, « Lebenslauf », ORF Radio, Hans Asperger, 1974.

16 : Shaffer E., *ibid.*, p. 297, H.O. Glattauer, « Menschen hinter grossen Namen », Salzburg, 1977, WStLA 3.13.A1-A : A ; Olbing, « Eröffnungsansprache », p.329 ; Topp Sascha, *Geschichte als argument in der Nachkriegsmedizin : Formen der Vergegenwärtigung der nationasozialistischen Euthanasie zwischen Politisierung and Historiographie*, Göttingen, Vendenhoeck & Ruprecht, 2013, p.116.

17 : Sheffer E., *op. cit.*, p. 320.



Lacan Quotidien, « La parrhesia en acte », est une production de Navarin éditeur
1, avenue de l'Observatoire, Paris 6^e – Siège : 1, rue Huysmans, Paris 6^e – navarinediteur@gmail.com

Directrice, éditrice responsable : Eve Miller-Rose (eve.navarin@gmail.com).

Rédactrice en chef : Virginie Leblanc avec Pénélope Fay (virginie.leblanc@gmail.com ,
faypenelope@gmail.com).

Éditorialistes : Christiane Alberti, Pierre-Gilles Guéguen, Anaëlle Lebovits-Quenehen.

Maquettiste : Luc Garcia.

Relectures : Sylvie Goumet, Michèle Rivoire, Pascale Simonet, Anne Weinstein.

Électronicien : Nicolas Rose.

Secrétariat : Nathalie Marchaison.

Secrétaire générale : Carole Dewambrechies-La Sagna.

Comité exécutif : Jacques-Alain Miller, président ; Virginie Leblanc ; Eve Miller-Rose.

pour accéder au site LacanQuotidien.fr CLIQUEZ ICI